

Ils ont lu *Les Rouges*...

Les Rouges, c'est avant tout notre histoire. Des Jacobins à ce jour, un roman vrai extraordinaire.

Des voix qui nous remontent *de dans l' temps*, grâce à Madeleine, couturière de son état, grand-mère de la narratrice : « Sa voix par-delà la mort, la doublure qu'elle a cousue dans mon cerveau. »

Un régal, une œuvre majuscule, le meilleur de la littérature quand elle fait histoire. Une fresque humaine, colorée et fraternelle, dont les questions nous parviennent dans le roulis des accents et la prose fleurie, et en chansons aussi malgré les défaites.

Rien n'est jamais acquis...

Cette épopée toujours recommencée de la gauche révolutionnaire – de Jules-Antoine à Madeleine, Camille, Bernard, Francis... de... toutes ces voix croisées, insolentes de vérité, de vous à moi aussi, héritiers que nous sommes de ceux qui nous précèdent –, mémoire qui œuvre au fond des cœurs et dans bien des têtes, forcément c'est nous. Ici et maintenant, et hier et... il y a deux siècles. Le peuple résistant et partageux, elle est là notre histoire, qui se raconte de bouche à oreille, de génération en génération, de sacrifice en sacrifice, jusque sur nos tombes.

C'est magnifique de poésie philosophique, d'humanité amoureuse et d'intelligence naïve. La folle passion des hommes debout. Notre histoire. Collective.

Sans narcissisme et avec orgueil, dans une distance réflexive, Pascale Fautrier nous livre ici sans haine ni jugement une œuvre contemporaine et subversive, qui nous parle de ce Nous enfin majuscule. Que chacun l'apprivoise. Et la transmette.

Vous allez traverser la Commune – avec Camélinat, premier des communards, puis avec Proudhon, Marx, Jaurès –, les deux dernières guerres, l'Algérie, 68 et l'après-68, Prague, le PC, les trotskistes lambertistes... 81 et le reste... jusqu'à ce jour, dans une famille communiste sur huit générations, par la voix de la narratrice, Madeleine comme sa grand-mère, que vous allez voir naître en 1964 à Migennes, faisant ses premiers pas, et puis adolescente, fragile et divisée, écartelée entre JC, l'amour fou devenu social-démocrate, et le père, Bernard, exclu du PC dans les années 70. Une prouesse littéraire dans la construction. Une allégorie du dialogue de sourds entre pragmatisme et utopie révolutionnaire. Une vérité qui chemine et qui vous capte.

Une nécessité aussi de dire l'essentiel de ce que furent nos luttes à l'heure où nos acquis sont le plus menacés. Une voix enfin des nôtres contre les puissants !

Michèle Fernandez

La promenade [...] commence tout près, dans le cimetière de Mailly, avec la remontée des tombes. C'est l'histoire de la gauche qui défile. Sont enterrés là Antoine le Jacobin, l'ancêtre, Antoine-Cyprien, le « démo-soc » de 1848, ou encore René Millereau, dit commandant Max, un des chefs de la résistance communiste dans l'Yonne, et enfin [...] Zéphyrin Camélinat, historique communard, celui qui a fréquenté Proudhon, Marx et Jaurès, « sa famille depuis toujours liée à la nôtre ».

Les tombes donnent presque le plan du roman : « Ceux qui ont façonné l'histoire de France sans

y avoir accès », disait François Mitterrand dans son discours d'investiture de 1981, cité en exergue. Mailly-la-Ville ce sont des paysans, des artisans, une forge, un café, une arrière-salle, des vignes. C'est aussi, avec Migennes, le cœur géographique des épopées politiques qui se jouent. Se souvient-on de l'insurrection de 1848, ici, du soulèvement à Saint-Sauveur-en-Puisaye tout proche, plus célèbre pour avoir vu grandir Colette ? De la féroce répression, « première grande fracture de la gauche », « entre les prolétaires et la République » ?

C'est un prisme, un léger changement de perspective qui soudain de l'Histoire remet à neuf les épisodes connus. La concentration géographique et humaine ne réduit pas l'horizon, elle l'augmente : en cela, un roman. Allez voir – le livre de Pascale Fautrier suscite ce genre de curiosités – le site du paisible, désormais, village de Mailly : certes, Zéphyrin Camélinat, le communard, y figure parmi les « personnalités » du lieu. Mais sous l'onglet histoire locale [...], pas une ligne sur les paysans rouges, prochainement ouvriers si souvent, sur les rares livres lus et relus, les passions en clair-obscur, le courage cher payé, les déterminantes solidarités, avec douze heures de travail dans les dents. Ce que retracent, en creux, les recherches de Pascale Fautrier dans les archives policières.

Zéphyrin Camélinat reviendra à Mailly chaque fois que possible, mais le destin de ce bronzier de grand talent – Haussmann fit appel à lui pour l'Opéra – est national, occasion d'entrer dans le salon du vieux Proudhon qui l'impressionne, ou pendant l'exil londonien, d'être invité à dîner par Karl Marx, qui l'impressionne aussi. L'ancien responsable de la Monnaie vivra assez longtemps pour fréquenter aussi le café du Croissant avec Jaurès (« l'insurrection optimiste »), adhérer à la SFIO, s'enthousiasmer pour la troisième internationale bolchevique en laquelle il voit une Commune aboutie, être le candidat à la présidentielle du Parti communiste en 1924...

Dominique Conil, *Médiapart*, 26 avril 2014

Pascale Fautrier, dans *Les Rouges*, nous restitue la part épique que nous masquaient les illusions, divisions et désenchantements.

Edgar Morin, twitter, 29 avril 2014

« Ma conception de l'existence est tragique : rien ne peut être réparé. Les individus sont tous blessés à mort par l'Histoire et leurs histoires et ne s'en remettent pas. » Pascale Fautrier, issue d'une famille communiste migennesoise bien connue, l'avoue : en écrivant *Les Rouges*, la petite fille qu'elle était en 1970, quand le PC a instruit le procès de son père, a voulu panser les blessures paternelles. Mais elle ajoute, immédiatement : « L'écrivain prétend guérir la gauche de ce mal terrible qu'a été le stalinisme, dont nous ne nous sommes jamais remis, et qui est une des causes profondes de la défaite actuelle. »

[...] « C'est un récit d'expériences vécues, dont l'intention n'est ni d'édifier, ni d'inventer des situations ou des personnages, mais, de se tenir au plus près de ce qui a été ressenti, dans un souci de vérité », explique la romancière précisant qu'il n'y a aucune haine dans ces 500 pages.

Pascale Fautrier, si elle revendique de pouvoir dire « non » et « je » à n'importe quel parti, milite

avec ses armes. À travers son récit, elle a voulu montrer combien la démocratie et le modèle social français sont le fruit des luttes, jamais totalement acquises, de ses modestes héros.

Isabelle Gautier, *L'Yonne républicaine / Yonnemag* du 19 avril 2014

Les Rouges est le roman d'une mémoire, et d'une espérance. Pas la chronique au quotidien d'une lignée militante, mais l'écho de voix multiples échelonnées dans le temps long d'une histoire, mises en place dans des lieux dont le passé condense des périodes plus longues encore. Le Moyen Âge de Bernard de Clairvaux et la lutte des paysans contre le duc de Nevers se mêlent aux phrases de Romain Rolland ou aux luttes de Prosper Mûquet, député de l'Yonne, et se tressent avec le destin individuel de Madeleine. [...] « Ma mémoire est une foule noire couronnée de drapeaux rouges ». Il est des gens qu'une phrase pareille fait chavirer. J'avoue en faire partie. Et ce n'est pas la seule raison qui me pousse à recommander la lecture des *Rouges*.

Alain Nicolas, *L'Humanité*, 17 avril 2014

Pascale Fautrier nous emmène dans l'histoire, non vue de haut mais du dedans, d'en bas, aux côtés, à chaque époque, d'un personnage de sa famille – Antoine-Cyprien apprend son métier de forgeron, compagnon sur les routes de France, dans les années 1830 et l'on entend avec lui, comme si c'était aujourd'hui même, les échos, dans la classe ouvrière, de la fusillade de la rue Transnonain, de la révolte des Canuts. On entend le bruit des paroles, murmures ou cris, avec leurs accents, leurs mélodies. On en a la certitude, ces paroles ont bien été dites, d'Auguste parlant bas à l'oreille de Cyprien, bas « parce que l'Orléans, il vient juste de les interdire à nouveau, les sociétés secrètes et les clubs », mot pour mot : « Ce qu'il faut, c'est s'organiser, comme les Égoux de 1797, pour préparer la Prochaine, établir la Seconde, la République démocratique et sociale, par le peuple et pour le peuple. »

C'est familier, c'est physique : on sent comme jamais à quel point n'importe quelle lutte, d'aujourd'hui, d'avant-hier, résulte d'une poussée séculaire, les générations ensemble dans le même effort, la même direction.

Et sans cesse les discussions sur le but à atteindre, sur les chemins pour y parvenir. Ce n'est pas une faiblesse mais effervescence intellectuelle, grande et diverse floraison d'espairs, reflet du kaléidoscope social, des cultures de métiers, que ces doctrines qui se succèdent, s'affrontent. C'est une des quêtes de ce livre : la recherche de l'unité – et l'on sent une profonde affinité entre l'auteure et Jean Jaurès, le penseur républicain réformiste révolutionnaire – car c'est une nécessité stratégique et tactique, il faut toutes les forces pour déchirer la camisole de la domination – car c'est la seule réponse à l'universalité des aspirations.

Mais nous avons connu, nous connaissons encore dans notre histoire, des moments de profonde division parmi les rouges même, entraînant, malgré la gloire des combats, et peut-être au cœur même de cette gloire, défaites, démobilisations, désarroi – le stalinisme pèse encore, et ce serait une erreur d'en faire la seule affaire du PCF ou d'un autre parti – non seulement parce que cette façon de penser, de décider, d'agir, a trouvé de nombreux imitateurs en dehors de cette organisation et parmi ceux qui prétendaient la combattre, Pascale Fautrier nous le fait vivre avec mordant, mais

aussi parce que la recherche des causes et des conséquences s'impose à tous, c'est vital pour nous tous. De ce point de vue, le personnage décisif de la dernière partie du livre est le père de la narratrice, sorti du Parti en 1970 parce qu'il voulait reconsidérer les textes de la pensée marxiste « de tous les pays du monde », « sans *a priori* dogmatique, en toute indépendance critique ». Ses recherches continuent.

On aime lire ce livre écrit en phrases simples, franches, rapides, et notre lecture va au même rythme : vite, esprit critique en éveil.

Laurent Grisel